

ITALO SVEVO

*Sur James Joyce*

Traduit de l'italien par  
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2014

TITRE ORIGINAL

*Conferenza su James Joyce*

Italo Svevo a prononcé la présente conférence le 8 mars  
1927, au Convegno à Milan.

© Costa/Leemage, pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2014.

#### NOTE D'ÉDITION

POUR la présente traduction, nous nous sommes référés à la version reproduite à la suite de la correspondance entre Italo Svevo et Enzo Ferrieri dans Italo Svevo, *“Faccio meglio di restare nell’ombra.” Il carteggio inedito con Ferrieri seguito dall’edizione critica della conferenza su Joyce*, a cura di Giovanni Palmieri, Milan, Piero Manni, 1995. Dans un florilège, Svevo a plus tard repris de nombreux passages de sa conférence, en les reformulant et en les complétant. Dans la présente édition, ces variantes et compléments sont indiqués en notes de bas de page. Par contre, les points inédits sont réunis en fin de volume. Nous nous sommes appuyés pour cela sur l’édition des œuvres complètes d’Italo Svevo établie par Bruno Maier dans le volume intitulé *Racconti, Saggi, Pagine sparse*, Milan, dall’Oglio, 1968.

Toutes les citations de *Ulysse* sont issues de la traduction établie par Auguste Morel assisté de Stuart Gilbert, traduction entièrement revue par Valéry Larbaud avec la collaboration de l’auteur, Paris, Gallimard, 1996.

Les citations du *Portrait de l’artiste en jeune homme* sont issues de la traduction de Ludmila Savitzky, révisée par Jacques Aubert, Paris, Gallimard, 1992.



JAMES Joyce arriva à Trieste en septembre 1903. Ce fut un hasard. Il cherchait un emploi et le trouva à la Berlitz-School de notre ville. Un emploi modeste. Mais il venait à Trieste avec, en poche, outre le peu d'argent nécessaire à ce long voyage, plusieurs manuscrits : une grande partie des poèmes qui allaient être publiés sous le titre *Musique de chambre* et quelques-unes des nouvelles formant les *Gens de Dublin*. Tout le reste de son œuvre, jusqu'à *Ulysse*, vit le jour à Trieste. *Chamber Music* parut en 1907, *Dubliners* en 1914 et *Stephen Dedalus* – ce texte est ainsi traduit en français, mais son titre exact est *Portrait de l'artiste en jeune homme* – porte la double date de Dublin, 1904 - Trieste, 1914. Cependant, une partie d'*Ulysse* naquit également à l'ombre de San Giusto, puisque Joyce séjourna en Italie pendant plusieurs mois après guerre. En 1921, je fus personnellement chargé de lui apporter, de Trieste à Paris, les notes destinées au dernier épisode. Il s'agissait de plusieurs kilos de feuilles volantes auxquelles je n'osai toucher de crainte d'en altérer l'ordre, qui me semblait précaire.

En 1903, au moment de quitter Dublin, Joyce se maria et ses deux enfants vinrent au monde

à Trieste. On comprend pourquoi il nous est permis, à nous Triestins, de l'aimer comme s'il était un peu des nôtres. Un peu italien aussi. Une très nette attirance pour ce pays, peut-être accentuée par le désir – très vif à certaines périodes de sa vie – de se sentir moins anglais, apparaît dans la culture de Joyce. Dans *Ulysse*, il utilise librement, quand cela l'arrange, certaines expressions italiennes, en supposant que le lecteur anglais, s'il est curieux, se procurera un dictionnaire. Quelques-unes des rues de Dublin se prolongent, dans *Ulysse*, par des tortuosités propres à notre vieille Trieste, ce qui ne laisse pas d'être un grand honneur pour ma ville. Récemment, Joyce m'a écrit : "Si la Liffey (le fleuve de Dublin) n'était pas engloutie par l'Océan, elle déboucherait certainement dans le Canal Grande de Trieste." Au fin fond de cet esprit foisonnant, un pont a, sans aucun doute, été jeté entre les deux villes. Rien n'était plus facile : à l'époque, Trieste se présentait comme une petite Irlande qu'il pouvait appréhender plus sereinement que la sienne. Au critique irlandais Boyd, qui avait un jour affirmé qu'*Ulysse* n'était que le produit de la pensée irlandaise d'avant-guerre, Valéry Larbaud lui rétorqua : "Oui, mais parce que celle-ci pouvait mûrir à Trieste."

Joyce conserve de son séjour triestin – j’aime volontiers à m’en vanter – un souvenir très doux. Au point d’éveiller parfois en lui des regrets. Et ce sont peut-être ces regrets qui furent à l’origine de son célèbre drame *Exiles* (*Les Exilés*, traduit par Linati). Exilés? – demandai-je quand j’assistai à la représentation qu’en donna la Stage-Society de Londres. – Des exilés, ceux qui retournent dans leur patrie? – Et Joyce me dit: “Mais ne vous rappelez-vous pas comment le fils prodigue fut reçu par son frère dans la maison paternelle? C’est dangereux d’abandonner sa patrie, mais plus dangereux encore d’y revenir, parce qu’alors vos compatriotes, s’ils le peuvent, vous plantent un couteau dans le cœur.”

Lorsque j’arrive à Paris après avoir été longtemps absent de mon propre pays et que je m’en vais retrouver Joyce dans son habitation, belle et paisible, du square Robiac, j’ai l’impression de revenir dans ma patrie. Madame Joyce est, elle aussi, très attachée au pays où elle a passé, aux côtés de son mari, les plus belles années de sa vie. De douces années, bien qu’ils connaissent désormais une vie plus aisée, égayée par la fréquentation de la haute société parisienne.

Eh oui! L’auteur connu du public pour son côté libre et licencieux est un bon père de

famille. Je l'entends encore me dire, tellement irrité par l'autodafé dont son *Dubliners* avait été l'objet : "Il est certain que je suis plus vertueux que tous ces gens, moi qui suis un vrai monogame et qui n'ai aimé qu'une seule fois dans ma vie."

Joyce connaissait la langue et la littérature italienne avant de venir à Trieste. J'ai pu lire un de ses articles, écrit à l'âge de dix-huit ans, dans lequel il cite "il Nolano"<sup>1</sup>. Quelque chose dans cet article s'avère une imitation manifeste de Dante : "Il existe deux grands dramaturges vivants, Ibsen et Hauptmann. Quant au troisième, il interviendra, lui aussi, quand son heure sera venue. Une telle heure est proche." Nous sommes là en présence d'une véritable adaptation, une réincarnation moderne, comme il tentera de le faire par la suite avec Homère.

La citation du "Nolano" est remarquable parce que c'est le propos d'un jeune garçon à qui l'homme mûr reste toujours fidèle. Je la traduis de l'anglais car je n'ai pas une grande familiarité avec les œuvres de Giordano Bruno : "Personne ne peut aimer sincèrement

1. Celui qui est né à Nola, Giordano Bruno. (N.d.T.)



le vrai et le bon s'il n'abhorre pas la multitude, et l'artiste, bien qu'il puisse avoir besoin de la foule, est impatient de s'en isoler."

C'est ainsi que naît Stephen Dedalus, auquel Joyce donna, dans *Ulysse*, le nom de Télémaque (éloigné de la lutte). C'est ainsi – dois-je dire – qu'est né James Joyce, dont la vie fut régie par la loi de la solitude aristocratique. Cette grande indépendance, et j'affirmerai plus clairement, cette grande arrogance, l'orienta toute sa vie dans des voies qu'il parcourut entièrement seul, sans guide ni frein. Et la réponse qu'il adressa à un vieux poète irlandais [Yeats] est sans doute à mettre au compte de sa jeunesse : "C'est vrai, vous n'eûtes aucune influence sur moi. Mais il est regrettable que vous soyez trop vieux pour sentir la mienne."

On reste stupéfait de voir à quel point ce jeune homme est convaincu de sa force qui, alors, ne pouvait être que latente. Si j'avais lu cet article en 1901, date à laquelle il fut écrit, j'en aurais ri. Maintenant, il me donne à penser. La petite plante de la pépinière peut donc savoir qu'elle va devenir un grand sapin.

L'aspect physique qu'avait Joyce à son arrivée à Trieste n'a pas beaucoup changé. Il a dépassé les quarante ans. Mince, élégant, grand, on pourrait le prendre pour un sportif si ce n'était

sa manière de se mouvoir avec l'abandon de ceux qui n'accordent aucune importance à leurs membres. Et je crois, en effet, que les membres en question sont fort négligés et n'ont jamais connu ni le sport ni la gymnastique. Je veux dire par là que, de près, il ne ressemble en rien à l'infatigable combattant que son œuvre courageuse pourrait laisser imaginer. Sévèrement myope, il a les yeux grossis par des verres épais, et cet œil bleu, déjà imposant sans les lunettes, scrute avec une éternelle curiosité et une tout aussi grande froideur. Je ne suis pas loin de penser que cet œil ne serait pas moins curieux ni moins froid s'il se posait sur un adversaire auquel Joyce aurait à se mesurer. Et voilà que je tombe moi aussi dans l'erreur d'imaginer un Joyce physiquement combatif. Ce doit être parce que je le vois si rarement et que je pense si souvent à lui.

Cela ne fait aucun doute que, depuis *Ulysse*, il a le nez moins fin. Mais son oreille reste celle du poète et du musicien. Je sais que, lorsque Joyce a écrit une page, il pense avoir tracé une parallèle avec l'une de ses pages musicales préférées. Un tel sentiment, dont j'ignore s'il accompagne l'inspiration, parce que je sais seulement qu'il la suit, témoigne de son désir. Dans le domaine musical, il est étrangement

éclectique. Il écoute les classiques allemands, la musique italienne ancienne, la musique populaire là où il la trouve, Richard Wagner, nos compositeurs d'opéra depuis Spontini, et les Français jusqu'à Debussy. Lui-même est doté d'une merveilleuse voix de ténor, et ceux qui l'aiment ont longtemps espéré le voir fouler triomphalement les scènes lyriques déguisé en Faust ou en Manrico. Aujourd'hui encore, madame Joyce regrette que son mari ait préféré l'art qui a fait de lui l'un des hommes les plus connus mais aussi les plus haïs du monde anglo-saxon, auquel il appartient contre sa volonté.

Son éclectisme musical lui permet d'embrasser un vaste horizon futur. L'année dernière, Adrienne Monnier, du *Navire d'Argent*, réunit un soir quelques mélomanes choisis pour leur faire écouter la musique éminemment moderne d'un compositeur américain, Antheil. Au bout d'un quart d'heure, la plupart des convives se levèrent en criant et gémissant, et sortirent. Mais Joyce déclara : "Cela fait penser à Mozart." On ne saurait douter de sa sincérité. Il comprit, ou peut-être réussit-il à superposer à cette musique l'un de ses rêves littéraires. Bien sûr, le rapport entre la littérature et la musique ne peut être